

Zeitschrift: Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums
Herausgeber: Zürcher Institut für interreligiösen Dialog
Band: 41 (1985)

Buchbesprechung: Rezensionen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN

APOCRIFOS DEL ANTIGUO TESTAMENTO, t. II et III. Madrid, Ediciones Cristiandad, 1982 et 1983. Publiés sous la direction du professeur *Alejandro Diez Macho*, avec la collaboration de *Maria Angeles Navarro*, *Alfonso de la Fuente* et *Antonio Piñero*.

Le but de cette nouvelle collection est de publier la traduction de la totalité des Apocryphes de l'A.T. écrits entre le IIes. avant notre ère et la fin du IIes. ap. J.-C. car il n'existe pas une telle somme en espagnol. Chacun des écrits est traduit sur le texte dans lequel il est le plus anciennement conservé (hébreu, araméen, slave, éthiopien, grec ou latin); la traduction est précédée d'une introduction avec bibliographie et accompagnée de notes. Le tome III est paru en 1982, le tome II en 1983, le tome IV, consacré au cycle d'Hénoch, doit paraître prochainement. Enfin le tome I (à paraître en 1984), volume d'introduction à la littérature apocryphe et au monde intertestamentaire, sera l'œuvre de Alejandro Diez Macho dont, entre autres œuvres savantes, on a apprécié l'édition du *Targum palestinien Neophyti I*.

Le tome III, premier paru, contient les *Psaumes de Salomon*, présentés et traduits par A. Piñero Sáenz, les *Odes de Salomon* (A. Peral et X. Alegre), la *Prière de Manassé* (L. Vegas Montaner), le *IV^e Livre des Maccabées* (M. López Salvá), le *Livre araméen d'Aḥikar* (E. Martínez Borobio), *Joseph et Aséneth* (R. Martínez Fernández / A. Piñero), les *Oracles sibyllins* (E. Suárez de la Torre).

Sans reprendre chacun de ces livres il convient de dire que les introductions sont claires, accessibles à tous et cependant n'éludant pas la problématique destinée à des lecteurs avertis, que les notes brèves sont suffisantes pour éclairer le texte et signaler les rapprochements éventuels avec d'autres œuvres ou courants de pensée et que les bibliographies sont à jour. J'ajouterais quelques remarques ponctuelles. A. Piñero Sáenz a judicieusement souligné les liens des *Psaumes de Salomon* avec Qumran et les idées communes avec le christianisme. J'ai été un peu gênée par l'abréviation «Dupont» pour «Dupont-Sommer» dans l'introduction de *IV Macc*. Tout en approuvant le principe de publier la version la plus anciennement conservée, dans le cas de l'*Histoire d'Aḥikar* si la traduction des fragments araméens d'Elephantine — qui sont antérieurs de trois siècles aux limites chronologiques données à cette collection — est justifiée, on peut regretter toutefois que n'y soit pas jointe une traduction des versions syriaques (comme l'ancienne et excellente édition de François Nau), car les fragments présentés ici ne représentent que le sixième des versions syriaques. Les sous-titres ajoutés dans *Joseph et Aséneth* facilitent la compréhension du déroulement des événements et, de plus, certains d'entre eux ont le même charme poétique que la traduction. Enfin la traduction présentée ici des *Oracles sibyllins* est la première traduction en espagnol de la totalité des douze Oracles.

Le tome II contient la *Lettre d'Aristée* (N. Fernández Marcos), le *Livre des Jubilés* (F. Corriente / A. Piñero), traduction de la version éthiopienne et traduction des passages parallèles en hébreu, c'est-à-dire *Livre de Noé* et *Midrash Wayyisau*, les *Antiquités bibliques du Pseudo-Philon* (A. de la Fuente Adámez), la *Vie d'Adam et Eve = Apocalypse de Moïse* (N. Fernández Marcos), les *Paralipomènes de Jérémie* (L. Vegas Montaner), *l'Apocryphe de Jérémie sur la Captivité de Babylone* (G. Aranda Pérez), *III Esdras* (N. Fernández Marcos), *III Maccabées* (I. Rodríguez Alfageme), les *Vitae Prophetarum* (N. Fernández Marcos).

Les remarques générales faites à propos du tome III sur les introductions s'appliquent au tome II. On ajoutera que les traducteurs du *Livre des Jubilés* ont choisi la version éthio-

pienne de préférence à la version grecque dont elle dépend parce que c'est la seule version qui soit complète. L'introduction des *Paralipomènes de Jérémie* est particulièrement dense et riche. C'est la traduction de la version copte sahidique, avec des références aux autres versions, de la *Captivité de Babylone* qui est offerte ici. Le *III Esdras* traduit est le *I Esdras* des LXX. Ce volume, comme le précédent, est à louer pour la qualité de ses traductions. Nous souhaitons que la publication de la collection vienne bientôt à son terme car il s'agit d'une œuvre nécessaire et fort réussie.

M. Petit

L'APOCALYPSE D'ABRAHAM. Introduction, texte slave, traduction et notes par *Belkis Philonenko-Sayar et Marc Philonenko*. Paris 1981 (= Semitica XXXI).

Ce texte, absent des anciens recueils présentant les traductions des Apocalypses et des Pseudépigraphes de l'Ancien Testament (par exemple ceux de Kautzsch et de Charles), est présenté et traduit — accompagné du texte slave et de notes — par Belkis Philonenko-Sayar et Marc Philonenko.

En une trentaine de pages les éditeurs de l'*Apocalypse d'Abraham* font le point d'une part sur l'histoire du texte, les manuscrits et les éditions antérieures et, d'autre part, sur la composition du texte, sa langue originale, son genre littéraire, sa transmission, sur les rapprochements avec l'*Echelle de Jacob* et le *Testament d'Abraham* et enfin sur les idées religieuses et sur le milieu d'origine ainsi que sur la datation de l'écrit. C'est dire qu'il s'agit d'une introduction extrêmement condensée, mentionnant les différentes questions relatives au texte plutôt que les discutant mais donnant toutefois l'opinion des auteurs sur certains points importants.

La collation des différents mss — classés dans l'Introduction et qui ont été étudiés par les auteurs à Moscou et à Léningrad — permet une excellente présentation des notes textuelles dans lesquelles il semble qu'aucune des variantes n'ait été négligée: c'est un bon travail d'érudition. Dans les notes critiques les auteurs ont inséré la traduction des variantes lorsque celles-ci ont une certaine longueur, ce qui sera certainement précieux pour les non-slavisants. Les notes sont schématiques et consistent principalement dans le rapprochement avec d'autres textes philoniens, pseudépigraphes et qoumrâniens. On peut regretter que certaines obscurités du texte ne soient pas relevées et qu'une tentative d'éclaircissement ne soit pas proposée. De même un mot à mot trop strict donne parfois une traduction un peu maladroite en français (p.ex. 27,5 «... et par le meurtre accompli dans le tableau dans le temple de la jalouse»); mais ceci est peut-être la rançon de la grande fidélité de la traduction ...

Marc et Belkis Philonenko ont fait œuvre utile en éditant l'*Apocalypse d'Abraham*. La discrète introduction et les notes d'une concision certainement volontaire permettront à d'autres chercheurs d'approfondir tel ou tel aspect du texte en partant d'un travail sur lequel ils pourront s'appuyer en toute confiance.

M. Petit

Gerd A. Wewers, PROBLEME DER BAVOT-TRAKTATE. Ein redaktionskritischer und theologischer Beitrag zum Talmud Yerushalmi, Tübingen: J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) 1984 (= Texte und Studien zum antiken Judentum 5), X, 360 S. Ln. DM 185.—.

Nicht zuletzt durch seine umfängliche Übersetzungstätigkeit und -arbeit am Talmud Yerushalmi (TY) hat sich Vf. als Kenner der rabbinischen Literatur ausgewiesen und bleibende Verdienste erworben. Das jetzt vorgelegte Buch — 1983 als Habilitationsschrift vom Fachbereich Theologie der Universität Göttingen angenommen — ist gleichsam als Nebenprodukt der genannten Übersetzungsarbeit entstanden, insofern als es diese, bezogen auf die drei Bavot-Traktate aufnimmt, sie aber zugleich weiterführt und vertieft. Wie

aus dem Untertitel des Buches ersichtlich, möchte Vf. damit einem doppelten Anliegen dienen, nämlich einen redaktionskritischen und einen theologischen Beitrag zur TY-Forschung leisten. Seine Studien zu den Bavot-Traktaten versteht Vf. in gewissem Sinne als exemplarisch.

Zunächst also ist es Vf. um die redaktionskritische (und dann auch redaktionsgeschichtliche) Analyse der Bavot zu tun. So folgt auf die I. Einleitung (s. 1-16), in der Vf. vor allem die Textproblematik und das Verhältnis der Mischna zur Gemara des IV. Seder behandelt, mit dem umfangreichen Kapitel II. Redaktionskritische Probleme (S. 17-309) der eigentliche Hauptteil der Arbeit, der einer eingehenden, mit grosser Sorgfalt vorgenommenen Untersuchung der Parallelversionen zu den einzelnen Perikopen der Bavot innerhalb von TY gewidmet ist. Während diese Untersuchung mit ihrem Aufweis durchgängig vorhandener Unterschiede zwischen Bavot-Version und Version im übrigen TY einerseits die Eigenständigkeit der Bavot-Traktate innerhalb von TY, über die unter den Talmudforschern weithin Einmütigkeit besteht, erneut bestätigt (S. 289), so drängt sie andererseits umso nachdrücklicher auf eine Beantwortung der Frage, wie diese Eigenständigkeit zu erklären ist. Nach behutsamer Abwägung der Argumente und unter Berücksichtigung bereits früher von anderen geäusserter Ansichten erklärt sie Vf. als Ergebnis einer eigenen, von der Redaktion des übrigen TY, und zwar sowohl hinsichtlich Zeit als auch Ort, unabhängigen Redaktion der Bavot-Traktate. Allerdings: «Bleibt für ein gesichertes Datum in der Chronologie der Redaktion als äusserster Fixpunkt nur das Jahrzehnt 420 - 430 (...), so kann «für die Lokalisierung der Redaktion (...) Caesarea in Frage kommen» (S. 304). Dabei gibt die vorsichtige Formulierung des Vf. zugleich zu erkennen, dass das letzte Wort in dieser Sache durchaus noch nicht gesprochen ist. Immerhin hat er selbst gleich 9 noch offene Fragen angefügt (S. 308f), die im Rahmen einer redaktionskritischen Analyse allein allerdings nicht zu beantworten sind. Diesen Fragen nun möchte Vf. in III. Geschichtliche Probleme der Yerushalmi-Redaktion (S. 310-326) durch Betrachtungen zum redaktionsgeschichtlichen Prozess, durch Untersuchung der Sprach- und Stilformen der Gemara, ihrer Terminologie und Idiomatik, ihrer Formeln und ihrer Funktionen beikommen, ohne freilich das gewünschte Resultat erzielen zu können; denn wie sich herausstellt, sind die wesentlichen Merkmale der redaktionellen Arbeit, wie sie in den Bavot anzutreffen sind, eben nicht Geschlossenheit und Endgültigkeit, sondern vielmehr sprachliche «Offenheit und Unabgeschlossenheit» (S. 325), so dass am Ende Zweifel angebracht sind, ob die Fragen, wann und wo die Bavot-Traktate redigiert worden sind, wer oder was für Leute die Redaktoren waren, die «sicher berechtigte Fragen» sind, zugleich «auch Fragen sind, die ihren Gegenstand überhaupt treffen» (s. 326), oder Fragen sind, auf die die Texte gar keine Antwort geben wollen.

Das letzte Kapitel ist IV. Weiterführende Probleme (S. 327-350) überschrieben. Ausgehend von der Frage nach der Authentizität des in den Bavot-Traktaten Traduierten und nach dessen historischer Verifizierbarkeit, geht es Vf. hierin vor allem um eine Klärung der theologischen Relevanz des Traduierten, für die weder Authentizität noch historische Verifizierbarkeit freilich Wertmesser sind; vielmehr «an ihrer Verbürgtheit, Glaubwürdigkeit und Geschichtlichkeit» erweist sich die Relevanz und Stringenz einer theologischen Aussage (S. 336). Mit den daran geknüpften Überlegungen, denen nicht immer ganz leicht zu folgen ist, möchte Vf. am Ende seines Buches den im Untertitel angekündigten theologischen Beitrag leisten. Da im vorliegenden Rahmen gebotene Kürze Vf. leider nicht mehr erlaubt, als eine thesenhaft formulierte Problemanzeige zu geben, fühlt man sich als Leser dieses Kapitels zu dem dringenden Wunsch veranlasst, der Vf. möchte in absehbarer Zeit doch Ruhe und Gelegenheit finden, das hierin Angezeigte zu entfalten und in gebührender Ausführlichkeit vortragen zu können, um damit seine vorbildliche Analyse der Texte der Bavot-Traktate zu krönen.

S. Schreiner

Hans-Georg von Mutius, RECHTSENTSCHEIDE RHEINISCHER RABBINEN VOR DEM ERSTEN KREUZZUG. Quellen über die sozialen und wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Juden und Christen, 1. Halbband, Frankfurt am Main-Bern-New York-Nancy: Verlag Peter Lang 1984 (= Judentum und Umwelt, Band 13/1), 193 S. 8°. SFr. 44,00.

Ohne zu übertreiben, wird man wohl sagen dürfen, dass zu den ergiebigsten Quellen zur Erforschung jüdischen Lebens im Alltag jene literarischen Überlieferungen gehören, die unter dem Stichwort Responsenliteratur zusammengefasst werden. In keiner anderen Literatur findet der Historiker mehr Anhaltspunkte zur Rekonstruktion der sozialen und wirtschaftlichen Verhältnisse, unter denen Juden lebten, zur Rekonstruktion des religiösen Lebens, ja zur Beantwortung der Frage, was denn jüdisches Leben in einer bestimmten geschichtlichen Situation überhaupt bedeutete und wie es sich vollzog. Gilt dies im Grunde genommen auch bis in unsere Tage hinein (vgl. etwa A. Guttmann in: HUCA 46 (1975), S. 433 - 455, und M. Ayali in: KAIROS 24 (1982), S. 37 - 45), so doch erst recht für die Jahrhunderte des Mittelalters, für deren Erforschung unter den o.e. Gesichtspunkten dem Historiker zuweilen nur die Responsen zur Verfügung stehen. Ist der dokumentarische Wert dieser Responsenliteratur auch allenthalben unbestritten, so hat sie doch längst noch nicht die Aufmerksamkeit gefunden, die ihrem Wert als Geschichtsquelle angemessen wäre; denn die Tatsache, dass die Responsen fast ausnahmslos in hebräischer und/oder aramäischer Sprache abgefasst sind, hat den Kreis derer, die zu ihnen Zugang haben, weithin auf Fachleute für Judaistik beschränkt. Diesem Missstand nun möchte der Autor mit seinem hier anzugebenden Buche Abhilfe schaffen.

Aus der Fülle der bislang gedruckten Responsensammlungen, und auf diese ausschliesslich greift der Autor zurück (S. 10), hat er, wie aus Titel und Untertitel seines Buches zu entnehmen ist, eine Auswahl getroffen, die in chronologischer Hinsicht auf Responsen rabbinischer Autoritäten aus dem Rheinland des 10. und 11. Jhd., in thematischer Hinsicht auf solche Responsen beschränkt ist, die etwas über die primär wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Juden und ihrer nichtjüdischen Umwelt auszusagen geeignet sind. Aufs ganze gesehen machen diese Texte etwa ein Fünftel des gesamten Materials aus. Die anderen vier Fünftel, die ausschliesslich innerjüdische Probleme behandeln, bleiben in dieser Auswahl aus guten Gründen unberücksichtigt. Alle Texte werden in deutscher Übersetzung vorgelegt; für den Leser wichtige Sacherläuterungen sowie Hinweise auf Textprobleme sind in jeweiligen Fussnoten untergebracht. Gegliedert hat der Autor die ausgewählten Texte in folgende Sachgruppen:

- 1) Geldhandel und Pfandleihe,
- 2) Rechtsgeschäfte mit Immobilien,
- 3) Handel mit und Verwendung von Speisen und Getränken,
- 4) Andere Texte zum Handel mit Nichtjuden,
- 5) Schadensfälle und Verluste bei beweglichen Gütern,
- 6) Todesfälle,
- 7) Sklaven und Bedienstete,
- 8) Apostaten und Proselyten und
- 9) Sonstiges, wobei freilich nicht von jeder zitierten rabinischen Autorität auch Texte zu allen genannten Sachgruppen beigebracht werden.

Im einzelnen umfasst die Quellensammlung Rechtsentscheide der Folgenden vier rabbinischen Autoren: Meschullam ben Kalonymos (Ende 10. / Anf. 11. Jhd.), der allerdings nur die letzten Jahre seines Lebens im Rheinland, d.h. in Mainz verbrachte (S. 21-54); Jehuda ben Meir Katz genannt Sir Leontin aus Mainz (2. Hälfte 10. Jhd.), der Lehrer des folgenden; Gershom ben Jehuda aus Mainz (Anf. 11. Jhd.), den man die «Leuchte

der Exilgemeinde» nannte (S. 56-149) sowie Eliezer (Eleazar) ben Issak d. Grosse aus Mainz (1. Hälfte 11.Jhd.), der ein Schüler Gerschoms war (S. 150-174).

Vorangestellt hat der Autor ein instruktives Prolegomenon (S. 1-20), in dem er den Leser in die zeitgeschichtliche Situation und die für ihre Erhellung zur Verfügung stehenden Geschichtsquellen im allgemeinen sowie in die Problematik der von ihm vorgelegten Quellentexte im besonderen einführt. Besonders wichtig sind darin die Bemerkungen zur Klassifizierung der Rechtsentscheide sowie zu ihrer jeweiligen Definition (S. 5f.), mit denen der Autor durchaus Neuland betreten hat. Schliesslich gibt der Autor eine Reihe von Anregungen zur Weiterarbeit an den Texten (S. 16ff), von denen man hofft, dass sie nicht ohne baldiges Echo bleiben.

Textauswahl und Bearbeitung, d.i. Übersetzung der Texte zeugen von grosser Sachkenntnis ebenso wie von dem Geschick des Autors, auch zuweilen spröde Materie in eine sprachliche Form zu bringen, die eine gleichermassen angenehme wie anregende Lektüre bedeutet. Kein Mediävist, sei er Rechtsgeschichtler oder Wirtschaftshistoriker, wird diese Arbeit unbeachtet lassen dürfen. Da der Autor sie als 1. Halbband konzipiert hat, darf man mit mindestens einer Fortsetzung rechnen, wenngleich man sich auch wünschte, dass der Autor Zeit und Gelegenheit finden möchte, noch mehr Halbbände in gleicher Qualität folgen zu lassen.

Stefan Schreiner

Klaus Beyer, DIE ARAMÄISCHEN TEXTE VOM TOTEN MEER SAMT DEN IN-SCHRIFTEN AUS PALÄSTINA, DEM TESTAMENT LEVIS AUS DER KAIROER GENISA, DER FASTENROLLE UND DEN ALLEN TALMUDISCHEN ZITATEN. Aramaistische Einleitung, Text-Übersetzung-Deutung, Grammatik, Wörterbuch / Deutsch-aramäische Wortliste, Register, Göttingen-Zürich: Vandenhoeck und Ruprecht 1984, 779 S. Ln. DM 240,-.

Es sind im Grunde vier Bücher, die hier zwischen den beiden Einbanddeckeln dieses umfangreichen Werkes, der «auf den Stand Dezember 1983 gebrachten» Heidelberger Habilitationsschrift des Vf. aus dem Jahre 1967 (S. 5), Platz gefunden haben; denn jeder der vier, in den Stichworten des Untertitels bereits angezeigten Teile dieses Werkes könnte — abgesehen von aller Bezogenheit der Teile aufeinander durch Querverweise — letztlich für sich stehen. Der erste Teil (S. 23-153), ein Handbuch des Aramäischen, umfasst zunächst (S. 23-71) eine bis ins einzelne gehende diachronische Gliederung der aramäischen Idiome, angefangen vom alten Aramäisch, zu dem das Alt- und das Reichsaramäische (statt Imperial Aramaic benutzt J. Naveh, in: The Cambridge History of Judaism I, Cambridge etc 1984, S. 116ff, jetzt den Begriff Official Aramaic), das Altwest- und das Altostaramäische mit ihren jeweiligen Dialekten gehören, über das seit dem 4.Jh.n. bezeugte Mittelaramäische, d.i. das Mittelost- und das Mittelwestaramäische samt deren Untergruppen, bis hin zum Neuaramäischen, das gleichfalls als das Neuost- und das Neuwestaramäische bezeugt ist. Nach dem diese Gliederung beschliessenden Anhang: Die Entstehung und Entwicklung der Alphabetschrift (S. 72-76) rekonstruiert Vf. die sprachgeschichtliche Entwicklung des Aramäischen (S. 77-153). Der Bogen ist dabei vom Ursemitischen bis zum Aramäischen des 8.Jh.n (und hinaus) gespannt. Hat Vf. bereits in der Gliederung der aramäischen Idiome die jeweiligen Besonderheiten, die dialektspezifischen Unterscheidungsmerkmale und -kriterien entsprechend aufgezeigt, so geht es hier darum, diese nun in ihren sprachgeschichtlichen Zusammenhang einzureihen und zu erklären, womit zugleich auch wichtige Anhaltspunkte für die chronologische und gleichermassen geographische Zu- und Einordnung der Texte benannt werden.

Der eigentliche Hauptteil des Werkes ist indessen der zweite, sind die sorgfältig edierten Texte (S. 156-406), die jeweils in ihrem Konsonantenbestand (soweit entzifferbar) mit philologischer Übersetzung sowie Kommentar in Form von Fussnoten und entsprechender Einleitung zum Text samt umfassender bibliographischer Dokumentation geboten werden. Zu diesen Texten gehören neben häufig nur sehr kurzen zuweilen zudem gar nur bruchstückhaften Grab- und Synagogeninschriften Pergamente und Papyri mit Kaufverträgen und/oder anderen Privaturkunden und vor allem wichtige alttestamentliche Apokryphen (darunter das Genesis-Apokryphon), das Testament Levis, Henochfragmente, die Apokalypse vom Himmlischen Jerusalem) und Targume (Levitikus, Hiob, Tobit). Ohne hier auf Einzelheiten eingehen zu können, muss man Vf. bescheinigen, dass er gerade dem Exegeten, natürlich auch dem Religionshistoriker und Historiker, mit diesem Teil seines Werkes ein ausserordentlich wertvolles Arbeitsmaterial an die Hand gegeben hat. Zwar sind viele der hierin abgedruckten Texte bereits andernorts publiziert und analysiert worden; dennoch gebührt dem Vf. das Verdienst, alle bislang erreichbaren hierher gehörenden Texte zusammengetragen und in teilweise neuer Lesung und Übersetzung und damit auch Deutung dargeboten zu haben. Dafür dass Vf. die nicht immer leicht zugänglichen Texte erschlossen und insbesondere durch seine Kommentare, in die er eine beeindruckende Fülle von Sekundärliteratur eingearbeitet hat, verstehbar gemacht hat, werden ihm gewiss viele dankbar sein, der Autor dieser Anzeige eingeschlossen. Dass die Übersetzungen dabei oft nicht ohne verdeutlichende Zusätze, die zumeist auf Textemendationen und / oder Auffüllungen von Textlücken durch Rückgriff auf andere Überlieferungen bzw. Editionen (so etwa in den Henochfragmenten) beruhen, auskommen konnten, versteht sich angesichts des Überlieferungszustandes vieler Texte von selbst. Gleichwohl hat Vf. dabei stets die erforderliche Behutsamkeit walten lassen.

Der Vertiefung der Arbeit an und mit den Texten sollen und wollen insbesondere die beiden letzten Teile des Werkes dienen. Der dritte Teil enthält eine Grammatik (S. 407-497), in der allerdings nur kurz Schreibung und Lautlehre und etwas ausführlicher der Reihe nach die Formenbildungen der Pronomina, der Nomina und der Verba behandelt werden. Den vierten und letzten Teil bildet ein Wörterbuch (S. 498-728), dem ein Verzeichnis der Eigennamen (S. 729-741), eine Deutsch-aramäische Wortliste (S. 742-763) sowie Register der zitierten Bibelstellen, der Orte, Personen und Sachen (S. 765-779) angefügt sind. Während die deutsch-aramäische Wortliste auch eine Reihe (eigens kenntlich gemachter) aramäischer Wörter beinhaltet, die im eigentlichen Wörterbuch keinen eigenen Artikel bekommen haben, so ist in dieses doch der gesamte Wortschatz der vorgelegten Texte sowie des Biblisch-Aramäischen aufgenommen worden. Unberücksichtigt geblieben sind hingegen, wenn ich richtig sehe, jene Worte, die nur in oder als Textemendationen gebraucht sind. Die teilweise sehr ausführlichen Wörterbuchartikel umfassen neben Schreibung, Transskription und Bezeugungen in anderen semitischen Sprachen vor allem die wichtigsten Formen und dialektspezifischen Bedeutungen und geben Beispiele für Konstruktion und Gebrauch an, bei denen die Belege natürlich nicht fehlen. So lassen denn der dritte und vierte Teil des Werkes dieses zugleich ein Lehrbuch des Aramäischen werden, dem man wünscht, dass es das Studium des Aramäischen auch über den Kreis der Fachleute für Semitistik und Judaistik hinaus, weiter voranbringt. Denn die Beschäftigung mit dem Aramäischen hat, obschon es eine der Bibelsprachen ist, noch längst nicht die ihr gebührende Intensität und Breite gefunden.

Primär freilich ist Beyers Buch ein Quellenbuch, das historisch, exegetisch und religionsgeschichtlich relevante Texte darbietet und für die genannten Disziplinen ein unentbehrliches Hilfsmittel ist. Die eingehenden philologischen Bemühungen des Vf. um die Texte stellen alle weitere Arbeit an und mit ihnen auf eine solide Basis.

S. Schreiner

Henning Graf Reventlow, HAUPTPROBLEME BIBLISCHER THEOLOGIE IM 20. JAHRHUNDERT, Erträge der Forschung 203, Wissenschaftliche Buchgesellschaft Darmstadt 1983, VIII und 172 Seiten, DM 37,50 (für Mitglieder DM 22,-).

Als Fortsetzung des Bandes über die «Alttestamentliche Theologie» (EdF 173; besprochen in *Judaica* 40, 1984, S. 260f.) stellt dieser Band umfassend und geschickt gegliedert die Diskussion um eine gesamtbiblische Theologie in den drei Hauptteilen dar: «Die angelsächsische "Biblische-Theologie-Bewegung"» (S. 1ff.), «Das Verhältnis zwischen Altem und Neuem Testament» (S. 11ff.: Heilsgeschichte, typologische Sicht, Sensus plenior, Verheissung und Erfüllung usw.) und «Neuansätze einer Biblischen Theologie» (S. 138ff.). Wurde schon im vorausgehenden Band (EdF 173) «Der ideologische Kampf gegen das Alte Testament...» mit seinen judenteinfindlichen Implikationen berücksichtigt, so ist es in EdF 203 erfreulich, dass Graf Reventlow einen umfangreichen Exkurs über «Israel und die Kirche» (S. 67-125) mit ausführlichen Literaturangaben verfasst hat, weil eben gesamtbiblische Theologie weder vom biblischen noch vom sog. nachbiblischen Judentum absehen kann. Dieser Exkurs ist eine Fundgrube für das Thema «Christen und Juden». Die 1981 nochmals überarbeiteten «Guidelines for Jewish-Christian Dialogue» (S. 67) wurden nochmals durch ökumenische Mühlen gedreht und erschienen schliesslich als «Ecumenical Considerations on Jewish-Christian Dialogue» (in: *Current Dialogue* 4, 1982/3, S. 5ff.; deutsch: «Ökumenische Erwägungen zum jüdisch-christlichen Dialog»). Die beiden Bände tragen zu der Erkenntnis bei, dass bei den Bemühungen um eine «Alttestamentliche» und um eine «Biblische Theologie» das Judentum in Geschichte und Gegenwart nicht ausgeklammert werden kann.

H. Schmid

Herbert W. Basser, MIDRASHIC INTERPRETATIONS OF THE SONG OF MOSES, Bern-Frankfurt/M. -New York-Nancy: Peter Lang AG 1984 (= American University Studies VII/2), IX,314 S., 8°., sFR. 54,80.

Seit alters gilt das Moselied Dt 32, 1-43 in der jüdischen Überlieferung als eine Art Resümee der Geschichte Israels von ihren Anfängen bis zum Ende der Tage und ist als solches immer wieder neu gedeutet worden. Den zentralen Platz in der langen Kette dieser Schriftdeutungen nimmt dabei jene Interpretation ein, die dem Moselied im Midrasch *Sifre* gegeben worden ist, insofern als dieser tannaitische Midrasch die Grundlage aller folgenden Auslegungen bildete. Dies veranlasste den Autor des hier anzuzeigenden Buches, eben jene *Sifre*-Interpretation des Moseliedes einer eingehenden Analyse zu unterziehen. Das Ergebnis seiner Bemühungen hat er in Gestalt einer ausführlich kommentierten Übersetzung der entsprechenden Pisqa'ot, d.i. *Sifre* Dt §§ 306-341, vorgelegt.

Der Übersetzung zugrunde liegt Finkelsteins *Sifre*-Edition; zum Vergleich herangezogen und gelegentlich auch bevorzugt hat Vf. die bereits vor fünfzig Jahren von S. Lieberman als sehr zuverlässig gewürdigte Londoner Handschrift, die zudem dem Text der *editio princeps* von *Sifre* (Venedig 1545/46) am nächsten kommt. Den gesamten Kommentar hat Vf. in den Anmerkungen zu seiner Übersetzung untergebracht, Anmerkungen, die zuweilen den Umfang eines mehrseitigen Exkurses haben. Um den Anmerkungsapparat gleichwohl übersichtlich zu gestalten, hat er ihn in vier Teile untergliedert: Im ersten Teil («S») werden die im *Sifre*-Text zitierten «S»chrifstellen aufgelistet; der zweite Teil («T») umfasst das «t»extkritisch relevante Material; im dritten Teil («L») werden «l»exikographische und «l»inguistische Probleme behandelt; der vierte, weitaus umfangreichste Anmerkungsteil («E») ist der eigentlichen «E»xegese vorbehalten. Eingerahmt ist die kommentierte Übersetzung von einer Introduction (S. 1-23) und einer Conclusion (S.

281-293), in der Vf. wesentliche Ergebnisse seiner Untersuchungen zusammengefasst und weitere Aufgabenstellungen formuliert hat. Demnach bestätigt sich für Vf. die bereits von J.N. Epstein begründete Ansicht vom palästinischen Ursprung des Sifre, wofür nicht zuletzt die zahllosen Parallelen zwischen Sifre und den palästinischen Targumim sichtbarer Beleg sind. Während die übergrosse Mehrheit der exegetischen Traditionen, die in Sifre Eingang gefunden haben, aus der Zeit zwischen dem 2. vor- und dem 3. nachchristlichen Jhd. datieren, meint Vf. gleichwohl zeigen zu können (S. 2.284-287), dass mindestens einige auf die Zeit des Ersten Tempels, ja sogar auf die Zeit Hoseas zurückgehen dürften. Jedenafalls ist nicht zu übersehen, dass an einer Reihe von Stellen gerade Aussagen Hoseas prägenden Einfluss auf die Deutung des Moseliedes in Sifre gehabt haben, wie Vf. im Anschluss an U. Cassuto aufzeigt. Hinsichtlich ihrer literarischen Gestalt erscheinen die Pisqa'ot 306-341 als eine «unified, coherent, running interpretation» (S. 289), von der nicht auszuschliessen ist, dass sie zunächst als selbständiges, separates Textkorpus überliefert worden ist und zu den in der talmudischen Literatur verschiedentlich erwähnten haggadischen Kompilationen gehörte, die bereits vor dem Ende der tannaitischen Periode schriftlich fixiert worden sind. Doch kann Endgültiges dazu erst weitere Forschung sagen.

Auf weitere Enzelheiten, etwa die vom Vf. herausgearbeiteten theologischen Konzeptionen des Midrasch zum Moselied, kann hier nicht eingegangen werden, so anregend diese auch sind. Insgesamt aber muss man Vf. bescheinigen, dass er ein wichtiges Buch geschaffen hat, dessen Wert vor allem in der ausserordentlichen Fülle von zuverlässigen Einzelinformationen liegt, die er in den Anmerkungen untergebracht hat. Die gut lesbare Übersetzung und ihre sorgfältige Kommentierung lassen eine beeindruckende Vertrautheit des Vf.s mit der rabbinischen Literatur und der fachjudaistischen Sekundärliteratur (S. Bibliographie S. 297-314) gleichermaßen erkennen, so dass man sich gerne von ihm durch dieses bedeutsame Kapitel tannaitischer Literatur führen lässt, welches der Midrasch zum Moselied heisst.

S. Schreiner

Loretz, Oswald: HABIRU-HEBRÄER. Eine sozio-linguistische Studie über die Herkunft des Gentiliziums «ibrî vom Appellativum habiru, BZAW 160, Verlag Walter de Gruyter & Co., Berlin 1984; XV / 314 S., DM 106,—.

Die gegenwärtige alttestamentliche Wissenschaft zeichnet sich durch die Destruktion scheinbar bewährter Hypothesen und Thesen aus. In diesen Rahmen fällt auch das methodisch saubere und stets die Forschungsgeschichte berücksichtigende Werk von O. Loretz. Der Verf. geht zunächst auf die Problematik der Habiru-Hebräer-Forschung ein, in der meist die biblischen Hebräer mit den Habiru-Apiru in Verbindung gebracht wurden. (S. 1ff.) Loretz plädiert mit Recht für eine getrennte Untersuchung der Belege für Apiru in äg. Texten, für Habiru in Keilschrifttexten (inklusive den ugaritischen Belegen; S. 18ff.) und dann der Belege für Hebräer im Alten Testament (Gen 39-43; 1Sam 4-29; Ex 21; Dtn 15; Jer 34; Ex 1-10; Gen 14,13 und Jon 1,9; S. 83ff.). Forschungsgeschichtlich deckt der Verf. einen «Kategorienfehler» auf, wenn Hebräer und Habiru gleichgesetzt wurden, denn die biblischen Belege seien insgesamt nachexilisch und bezeichneten Angehörige des israelitischen oder jüdischen Volkes (S. 195ff.). Die folgenden Kapitel befassen sich mit etymologischen Fragen (S. 235ff.), mit der «Hebräischen» Sprache (S. 249ff.), mit hopši («Freier») als Analogon zu Hebräer (S. 252ff.) und mit der Sklavenfreilassung und dem Sabbatgebot (S. 264ff.). Das Schlusskapitel, auf das eine umfangreiche Bibliographie und Register folgen, fasst das Hauptergebnis zusammen: «Hebräer» ist eine nachexilische Volksbezeichnung, die auf das Appellativum «Habiru» zurückgeht.

Kritisch ist m.E. zu fragen, ob tatsächlich alle biblischen Belege, besonders in Ex 21 und 1Sam 4-29 nachexilisch sind. Warum wurde «Hebräer» nur in verhältnismässig wenigen Passagen als nachexilisches Gentilizium hinzugefügt und in anderen überarbeiteten Texten nicht? Wie kam es von dem abwertenden Appelativum «Habiru» zur stolzen jüdischen Selbstbezeichnung «Hebräer»? Wie ist das Verhältnis der Habiru zu den Schasu zu sehen? Allgemein erhebt sich nicht nur in bezug auf diese Veröffentlichung die Frage, ob der nachexilischen Zeit allmählich zu viel Produktivität zugemutet wird. Letzteres ist jedoch kein Gegenargument gegen die methodisch sauber gewonnenen Ergebnisse des Verf., mit denen sich die Orientalistik und vor allem die alttestamentliche Wissenschaft wird auseinandersetzen müssen.

H. Schmid

Heidy M. Müller, DIE JUDENDARSTELLUNG IN DER DEUTSCHSPRACHIGEN ERZÄHLPROSA (1945-1981), Königstein/TS.: Forum Academicum in der Verlagsgruppe Athenäum-Hain-Hanstein 1984 (= Hochschulschriften Literaturwissenschaft Bd. 58), 217 S., kt. DM 38,-.

Mit ihrer Arbeit (einer Diss.phil. Basel 1983) möchte die Autorin «Tendenzen der Judendarstellung in der deutschsprachigen Literatur seit 1945» aufdecken und interpretieren (S. 7), ein Thema, das in der deutschsprachigen Literaturwissenschaft, wie die Autorin mit Recht moniert, bislang gemieden worden ist. Lediglich zwei amerikanische Dissertationen von 1969 bzw. 1971 haben sich seiner bislang angenommen. Gestützt auf eine repräsentative Auswahl von 75 Romanen und Erzählungen von 50 Autoren aus der Schweiz, Österreich, der BRD und der DDR untersucht daher die Autorin, ob und inwieweit es nichtjüdischen Schriftstellern, die nach dem Zweiten Weltkrieg und der Shoah geschrieben haben, gelungen ist, Juden zu beschreiben, ohne sich dabei des Reservoirs althergebrachter Stereotype zu bedienen, als die die Autorin, wie sie im ersten Teil ihrer Arbeit aufzeigt (S. 13-19), Gestalten wie den «jüdischen Wucherer», den «Ewigen Juden» oder den «weisen Juden» ebenso wie die «belle juive» oder die «juive fatale» bis hin zu dem «rassisch minderwertigen Juden» aus der Literatur vor 1945 belegt.

Den zweiten, mit Abstand umfangreichsten Teil der Arbeit bildet die chronologisch (nach Geburtsjahr der Autoren) geordnete Einzelanalyse der ausgewählten Werke (S. 24-186). Dabei reicht die Liste der Autoren von Th. Mann über G. von Le Fort, E.M. Remarque, B. Apitz, G. Weisenborn, St. Andreas, A. Goes, M. Frisch, L. Rinser, J. Bobrowski, H. Böll, Fr. Dürenmatt, W. Jens, W. Heiduczek, G. Grass, Chr. Wolf, Fr. J. Degehardt und P. Härtling bis zu M. Bieler und P. Handke, um nur diese Namen (ohne damit Wertung oder Bedeutung anzudeuten) zu nennen.

Auf der Basis dieser langen Reihe von Einzeluntersuchungen, die verschiedentlich eine merkwürdige Diskrepanz zwischen judenfreundlicher Intention und durchaus nicht immer judenfreundlicher Darstellung zutage förderten, versucht die Autorin im dritten Teil «Judendarstellung «nach Auschwitz» (S. 187-209), die Tendenzen dieser Darstellungen zu charakterisieren und dabei vor allem eine Antwort, eine Erklärung für die gen. merkwürdige Diskrepanz zu finden. Ausgangspunkt ist dabei die Feststellung: «Alle berücksichtigten Schriftsteller ausser Gerhard Zwerenz setzen bei der Judendarstellung drei Axiome voraus: 1) Judenfreundlichkeit ist richtig, Antisemitismus dumm und böse. 2) Mitleid mit jüdischen Nazi-Opfern ist selbstverständlich. 3) Der Nazismus ist eine verheerende und verabscheungswürdige Ideologie.» (S. 187). Dass es trotz dieser vorausgesetzten Axiome nur ganz wenigen (sic!) Autoren gelingt, in ihren Werken nichts zu implizieren, was ihrer judenfreundlichen Intention widerspricht bzw. diese durchkreuzt, erklärt

die Autorin durch 1) «Blinden Rückgriff auf tradierte Stereotype» (S. 188f), 2) «Mangel an „Anschauungsmöglichkeit“ nach 1945» (S. 190-192), 3) «ideologische Befangenheit sowie christliches Wunschdenken» (S. 193f), 4) «problematische Implikationen der Erzählhaltung» (S. 195f), 5) «fragwürdige nationale Selbsteinschätzung in den Heimatländern der Schriftsteller» (S. 197-200) und 6) «Beeinflussung durch Zeitströmungen und durch generationstypische Voraussetzungen der Verfasser» (S. 201-206). Dennoch will die Autorin durchaus nicht von einem «circulus vitiosus» sprechen, in dem sich Judendarstellungen nichtjüdischer Schriftsteller «nach Auschwitz» bewegen. Vielmehr vermag sie einige Kriterien zu benennen, die es gestatten, diesem «circulus vitiosus» zu entrinnen (S. 207-209), zu denen nicht zuletzt «die Bereitschaft der Schriftsteller und der Leser zum selbstkritischen Nachdenken über die eigene Einstellung zum Judentum» gehört.

Mag man hier und da auch fragen wollen, ob die Autorin gerade in ihren Einzelanalysen den untersuchten Texten nicht weit mehr entnommen hat, als sich die Schriftsteller bei deren Abfassung möglicherweise selber gedacht haben, so hat sie doch darin recht, dass jeder Schriftsteller, da er ja mit dem, was er schreibt, nicht unwesentlich zur Etablierung von Wertvorstellung (S. 207) beiträgt, es sich gefallen lassen muss, dass man ihm deswegen besonders genau auf die Finger schaut. So verdient die Arbeit der Autorin, nicht zuletzt ihr Mut, ein bis dato nicht nur vernachlässigtes, sondern gleichermassen weithin tabuisiertes Thema auzugehen, Respekt und Anerkennung.

S. Schreiner

EIN GHETTO IM OSTEN: WILNA. 65 Bilder von M. Vorobeichich, Berlin: Edition Henrich 1984 (= Reprint der Ausgabe 1931, mit einem Vorwort von Prof. Dr. Herbert A. Strauss)

Z. Schneour, der der 1931 im Orell Füssli Verlag erschienenen Originalausgabe dieser Photodokumentation ein Geleitwort auf den Weg mitgab, schrieb am Ende desselben: «Dieses Schaubuch soll nicht nur für Feinschmecker sein, sondern vor allen Dingen auch für die Masse sein, ihr die Judengasse nahebringen. Es zeigt das wahre jüdische Dasein, ist mit seinem ethnographischen Material ein Handbuch für jedermann».

Heute, nachdem diese Judengasse mit brutaler Gewalt zerstört und ihre Bewohner auf grausamste Weise umgebracht worden sind, ist dieses Schaubuch mit seinen einzigartigen Photographien zu einem Zeugen geworden, der eine Welt in Erinnerung ruft, die weit-hin schon aus dem Bewusstsein verschwunden, wenn nicht verdrängt worden ist, und dies obwohl ihr die europäische Kultur, und keineswegs nur diese, so ausserordentlich viel verdankt. Und wenn H.A. Strauss am Beginn seines Vorwortes zur Neuausgabe des Schaubuches feststellt, dass «die Geschichte der Juden Polens, Russlands und des bis 1918 österreichischen Galiziens (...) zu den Lebenslügen des gegenwärtigen Kulturbewusstseins» gehört, tut er nichts anderes, als diesem Umstand Rechnung zu tragen. In der Tat hat die Welt des Ostjudentums, seine Geschichte und Kultur, längst Züge des Unwirklichen bekommen, ist sie längst ins Reich des schon oder nur noch Exotischen abgedrängt worden, und nicht selten tut die — wenn auch gut gemeinte — Literatur, die sich ihrer annimmt, ein übriges dazu, dass sie dort bleibt. Umso dringender und wichtiger ist es daher, dass Photodokumentationen wie diese publiziert werden, die dem Betrachter der Bilder die ostjüdische Welt so zeigen, wie sie wirklich gewesen ist, indem sie ihn in die Gesichter der Menschen, in Strassen, Betstuben und Lehrhäuser schauen lassen.

S. Schreiner

Emanuel Ringelblum, KRONIKA GETTA WARSZAWSKIEGO, Warszawa: Czytelnik 1983, 643 S. + 24 S. Abb, 8°, 350,- zl.

Dass Ringelblums «Schriften vom Ghetto», die in ihrer jiddischen Ausgabe schon vor zwanzig Jahren zugänglich gemacht worden sind (*Ksovim fun geto*, I-II, Warszawa 1961-1963), zu den wichtigsten Quellen zur Geschichte des Warschauer Ghettos gehören, braucht kaum eigens noch hervorgehoben zu werden. Für Ringelblum selbst sollten sie neben den Materialien, die er und seine Mitarbeiter vom «*Oneg Schabbat*» seit den Oktobertagen des Jahres 1939 systematisch zusammengetragen hatten und die unter dem Namen «Ringelblumarchiv» bekannt geworden sind (vgl. *Judaica* 36 (1980), S. 138-140), die Grundlage für die umfassende Darstellung der Geschichte des Warschauer Ghettos bilden, die er — so hoffte er anfänglich — selbst einmal würde verfassen können, wenn erst der Krieg vorbei sei...

Im vorliegenden Band sind Ringelblums «Schriften vom Ghetto» in polnischer Übersetzung abgedruckt. Den Hauptteil (S. 29-494) bildet die eigentliche «Chronik des Warschauer Ghettos», ein Tagebuch, das Ringelblum in grosser Ausführlichkeit vom Sept. 1939 bis Jan. 1943 geführt hat. Es handelt sich dabei nicht einfach nur um das Festhalten von Daten und Fakten; häufig sind die Tagebucheintragungen zu Exkursen, ja kurzen historischen Essays ausgeweitet (vgl. etwa den Rechenschaftsbericht über die Tätigkeit des «*Oneg Schabbat*», den Ringelblum unter «Ende Januar 1943» eingetragen hat, S. 470-494). Der zweite Teil umfasst 92 «literarische Porträts und Kurzbiographien» (S. 495-629) von Politikern, Historikern, Schriftstellern, Journalisten, Schauspielern, Musikern, Pädagogen, bildenden Künstlern und Anwälten aus dem Ghetto, darunter von M. Anielewicz (S. 495-503), I. Giterman, dem Direktor des «Joint» (S. 504-522), den Historikern I. Schiper (S. 544-553) und M. Balaban (S. 554-558), den Schriftstellern J. Perle (S. 571f) und W. Szlengel (S. 580-585, vgl. dazu *Judaica* 36 (1980), S. 134f), den Pädagogen J. Korczak (S. 603-607) und Sz. Lubelski (S. 610-614), um nur einige wenige Namen zu nennen.

Der dritte Teil, ein umfangreicher Essay über «Die polnisch-jüdischen Beziehungen während des Zweiten Weltkrieges» (*Ksovim fun geto*, II, S. 237-363; engl. Ausgabe: E. Ringelblum, Polish-Jewish Relations during the Second World War, Jerusalem: Yad wa-Shem 1974. Eine deutsche Übersetzung erschien unter dem irreführenden Titel «Ghetto Warschau.. Tagebücher aus dem Chaos», Stuttgart 1967, sie ist aber nicht immer korrekt), ist bereits in Fortsetzungen in den Nummern 28-31 (1958-1959) des *Biuletyn Zydowskiego Instytutu Historycznego* in polnischer Sprache erschienen; auf eine erneute Veröffentlichung hat der Herausgeber daher hier — leider! — verzichtet.

Die jetzt vorgelegte polnische Ausgabe der «Schriften vom Ghetto» war bereits 1963 zum Druck fertig. Erarbeitet hatte die Übersetzung Adam Rutkowski, der bis Herbst 1968 Mitarbeiter des Jüdisch-Historischen Instituts in Warschau gewesen ist. Herausgegeben hat sie nun zum 40. Jahrestag des Ghettoaufstandes dankenswerterweise Artur Eisenbach, der seinerzeit an der Arbeit an der Druckvorlage schon beteiligt war und jetzt Text und Anmerkungen noch einmal sorgfältig durchgesehen hat. Vorangestellt hat er dem Text eine instruktive Einleitung (S. 5-27), in der der Leser über E. Ringelblum, den Historiker und sein(e) Werk(e) informiert wird.

S. Schreiner

Irena Birnbaum, NON OMNIS MORIAR — TAGEBUCH AUS DEM WARSCHAUER GHETTO, Warszawa: Czytelnik 1982, 8° 45,— zł.

Mary Berg, DZIENNIK Z GETTA WARSZAWSKIEGO (Tagebuch aus dem Warschauer Ghetto), Aus dem Englischen übers. von Maria Salapska, Warszawa: Czytelnik 1983, 271, S. 8°. 120,— zł.

Der Kampf der Juden im Warschauer Ghetto besitzt bereits eine reichhaltige Literatur. Viele wichtige Texte zur Dokumentation sind erst in jüngster Zeit dem Leser zugänglich gemacht worden, genannt sei hier nur die polnische Gesamtausgabe des Tagebuchs von Adam Czerniaków. Mit den beiden hier anzuseigenden Büchern liegen zwei weitere wichtige Werke vor, von denen zu hoffen ist, dass sie auch einmal ihren Weg zum deutschsprachigen Leserpublikum finden.

I. Birnbaum zählte gerade 16 Jahre, als das Drama ihrer jüdischen Mitbürger, zusammengepfercht hinter Stacheldraht und Mauern auf einem Stückchen Erde der Hauptstadt, ihrer Heimatstadt, sich abspielte. Dort lebend, sog sie alles mit offenen Augen auf, was dann seinen Niederschlag in ihrem Buch fand, das sie *non omnis moriar* betitelte. Es sind dies Worte des römischen Dichters Horaz, aber wie treffend sind sie doch auch für dieses Buch! Denn tatsächlich, die Erinnerung an die Helden des Ghettos ist nicht erloschen, sie findet ihr Fortleben in uns.

Es ist ein ergreifendes Buch. Voller Sentimentalität, sehr engagiert, in vielem gleichgelagerten Büchern ähnlich, in denen ja das immanente Grauen, Angst und Leid dominierend sind, schildert sie ihre erste aufblühende Liebe, eine Liebe, geboren in Begleitung tödlicher Schüsse, Razzien, Hunger, Tod, im täglichen Anblick der auf den Strassen des Ghettos dahinsterbenden Menschen.

In einem Interview sagte I. Birnbaum: «So war es. Die Hitleristen wollten uns *alles* nehmen, sie wollten nicht nur unser Leben, sie wollten unsere menschlichen Gefühle zerstören. Es zeigte sich jedoch, dass das Leben stärker ist als der Tod, als die Angst ...».

Natürlich war ihr Leben voller Angst, dies reflektieren zahlreiche Seiten ihres Buches. In dieser Atmosphäre lebend, beschrieb sie auch andere Situationen des Ghettos. Sie gewährt einen guten Einblick in die Lerntätigkeit der Kinder und Jugendlichen und zeigt auch die kulturellen Seiten ihres Lebens. All das verläuft parallel zu einem täglichen Leben, das einen ständigen Kampf ums nackte DaSein, um Brot, um Unterkunft, um Dahinsiechen, Verfolgung, Leid, Umschlagplatz und faschistische Endlösung zum Inhalt hatte.

Diese Gedanken und vieles mehr sagte uns die Autorin mit der Absicht, dass dieses furchtbare Memento ein Memento für Lebende und heute Glückliche sein möge.

I. Birnbaum ist heute Bürgerin der Republik Argentinien, wohnt in Buenos Aires und ist Dozentin für Englisch und Französisch. Sie hat einen 20jährigen Sohn. Möge ihm ein Leben ohne Rassenwahn beschert sein.

M. Berg (Miriam Wattenberg) stammt aus Lódź, sie war die Tochter eines berühmten dort ansässigen Kunsthändlers. Mit dem Überfall Deutschlands auf Polen begann für die gesamte Familie die Vertreibung, die dann letztendlich hinter den Ghettomauern in Warschau endete.

Mit ihrem 15. Lebensjahr beginnt sie ihr Tagebuch am 10.10.1939 zu schreiben. Sie wird es weiterführen bis zum 15.3.1944, bis zum Tag ihrer und anderer Freiheit.

Der Herausgeber der amerikanischen Originalausgabe, Shneiderman, bezeichnet diese Erinnerungen als authentisches Dokument der Geschichte des Warschauer Ghettos. Es ist ein Kundtun durch einen Zeugen, der all das durchlebt hat.

In der Hölle des Ghettos «wohnend», beschreibt M. Berg die Tragödie der dort hausenden Menschen. Emotional schildert sie fast minutiös die Geschehnisse und die Repressalien des Okkupanten. Wie ein roter Faden zieht sich durch dieses Buch der täglich beharrliche Kampf, um wenigstens für einen kurzen Zeitraum das Leben vieler Familien zu retten. Im Ghetto nahm sie aktiv teil an den Aktionen jüdischer Jugendlicher. Diese beteiligten sich an diversen Selbsthilfemaßnahmen, organisierten Lehrgänge, leisteten unablässige Hilfe Kranken und Sterbenden. Auch Phasen der Vorbereitung zum bewaffneten Widerstand finden hier ihren Niderschlag.

Ihre Sprache ist prägnant, viel vermittelnd, frei von Slogans. Ihre Schilderungen decken sich mit den Tagebüchern von E. Ringelblum, die ja später aufgefunden wurden, insbesondere hinsichtlich der Fakten und Personen, die für das Ghetto bedeutend waren. Es ist auch noch zu unterstreichen, dass M. Berg Tochter einer Jüdin war, die die amerikanische Staatsbürgerschaft hatte, somit bestimmte Privilegien seitens der Deutschen besass. Sie durfte sich freier im Ghetto bewegen, hatte sodann Zugang zu vielen bedeutenden Personen und partizipierte an vielen Geschehnissen, konnte Bilder aus Autopsie wiedergeben.

Jeder, der dieses Buch liest, durchwandert die blutgetränkten Wege des jüdischen Volkes in ihrem vollen Ausmass und ihrer ganzen Authentizität.

M. Berg endet ihr Buch mit einem Brief an ihre Freundin Ruth, in dem sie ihre Ankunft in der Freiheit, in New York am 15.3.1944 mitteilt. Dann schreibt sie: «... Wir nähern uns der Freiheit. Jeder wird hier Brot, Unterkunft und Freiheit finden. Keiner wird sich so der Freiheit erfreuen wie wir, die wir sie verloren hatten (...) Sag allen, die noch leben, dass ich sie nie vergesse. Ich werde alles tun, um die zu retten, die noch gerettet werden können, und Rache üben für die, die so bitter erniedrigt wurden im letzten Moment ihres Lebens. Und die, die zu Asche verbrannt wurden, werde ich stets als Lebende sehen. Ich werde allen über unsere Leiden berichten, über den Kampf und über die Ermordung unserer Teuersten; ich werde Strafe verlangen für die deutschen Mörder und ihre Gretchen in Berlin, München, Nürnberg, die die Früchte des Mordens nutzten und noch heute Kleidung und Schuhe unserer gequälten Menschen tragen ...».

Wie wahr!

Man muss darüber schreiben, damit die Geschichte sich nicht wiederholt. Aufzuzeigen ist der Faschismus für heute und morgen, damit *niemand* in der Unwissenheit seine Entschuldigungen suchen kann.

W.S. Zarrach